

Document annexe conclusif

I.- LUTHER ET CALVIN : UNE REMARQUABLE COMPLÉMENTARITÉ

La proximité théologique de ces deux Réformateurs est grande, sur tous les points essentiels et décisifs. Le salut par la grâce, la justification par la foi, l'autorité des Ecritures seules, le refus sans concession des prétentions et des traditions de l'Eglise catholique, notamment la papauté sont, chez l'un et l'autre, à la base de leur enseignement.

Ils ont en commun l'expérience initiale d'une conversion vécue comme une issue à la conviction de péché qui les habitait. Ils refusent toute prétention humaine non seulement à apporter une contribution au salut, mais à choisir de se tourner vers Dieu. Luther parle du serf-arbitre, Calvin de prédestination : en cela la théologie des Réformateurs s'inscrit en faux contre l'optimisme de l'humanisme. Ils ont découvert dans la grâce manifestée en Jésus-Christ mort pour eux la libération leur permettant d'entrer dans une vie de sanctification.

Ces propos appartiennent sans doute aux "lieux communs évangéliques". Mais c'est à nos Réformateurs qu'on le doit ! Seulement, pour eux, il s'agissait d'une découverte vraiment novatrice, audacieuse, et non d'une redite classique. Il est d'autant plus remarquable que cette vision fondamentale commune ait pu s'exprimer dans des registres aussi dissemblables, dus à des contextes différents, et aussi à des dons et des caractères très contrastés.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer quelques unes de ces différences.

Leurs caractères

L'un et l'autre ont une richesse de caractère exceptionnelle, une personnalité d'une force hors du commun. Mais il est frappant que Dieu ait choisi des hommes aussi différents, et par là, complémentaires, pour promouvoir la Réforme.

Luther est un homme du peuple, qui communique au travers d'images, utilise volontiers le paradoxe, aime "faire chanter" sa foi sans crainte d'y injecter sa subjectivité. Tout ce qu'il vit, il le vit avec une intensité énorme. S'il est cohérent, il n'est pas systématicien, ni organisateur. Son disciple Melancthon complètera son œuvre dans les domaines dogmatique et ecclésiologique.

Calvin est un intellectuel, son éducation a été influencée par les milieux aristocratiques. Pudique, il évite de faire intervenir ses expériences et ses sentiments personnels dans ses exposés. Esprit ordonné, il a été son propre "Melancthon" dans l'organisation de sa pensée et la structuration de l'Eglise. Mais il s'adresse moins au cœur de l'homme, et son esprit systématique l'a conduit à une certaine rigidité théologique. Il faut lire ses lettres à ses amis pour y découvrir les sentiments et l'affectivité dont il n'était pas du tout dépourvu.

Différence de formation

Luther est un moine, Calvin un juriste. Luther a été marqué par la veine mystique du catholicisme médiéval dont il a gardé certaines caractéristiques. Calvin a été formé dans un cadre intellectuel humaniste. Ni l'un ni l'autre n'est que le simple produit de son arrière-plan culturel (car alors ils n'auraient pas été des Réformateurs !), mais ils n'en sont pas non plus entièrement indépendants. On en voit les conséquences non seulement dans leur méthode de travail, mais dans leur manière d'exposer la foi, et aussi d'envisager le monde.

Face à la Bible

Ces différences de caractère et de formation ont des conséquences dans leur approche de l'Ecriture. Certes, tous deux sont d'éminents commentateurs, compétents et respectueux du texte sacré. Mais Luther fait passer le texte à travers les fibres de son être. (il appelle l'épître aux Galates sa "fiancée", ou, du nom de sa femme "sa Catherine de Bora"!) Calvin est plus sobre, et sa formation de juriste lui donne une méthode d'étude plus précise et objective, au risque que sa prédication touche moins le cœur et paraissent "froide".

Leur position face au canon des Ecritures est sensiblement différente. Pour Luther, les livres bibliques sont d'inégale valeur car il les juge selon un critère christocentrique : il y a les livres centraux et ceux qui sont périphériques, selon leur degré de densité de révélation concernant la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il qualifie l'épître de Jacques d'"épître de paille", parce qu'il ne perçoit pas comment cette lettre lui apporte Jésus-Christ. Sa réaction contre la prétention romaine à dominer la Bible

lui fait minimiser le canon en tant que décision prise par un Concile de délimiter exactement ce qui est et ce qui n'est pas la Parole de Dieu.

Calvin insiste sur l'Ecriture considérée comme un tout. La Confession de La Rochelle énumère les 66 livres canoniques. Il attache une plus grande autorité que Luther à l'Ancien Testament, étant plus théo-centrique que christo-centrique. Sa réaction face à Castellion au sujet de l'inspiration du Cantique des Cantiques n'est pas luthérienne ! Comme Luther, il ne fait pas dépendre l'autorité de la Bible de la décision d'un Concile : Il insiste sur le canon des Ecritures, mais clarifie aussitôt : ce n'est pas l'Eglise qui a donné leur autorité aux livres de la Bible. C'est parce qu'ils sont manifestement revêtus de cette autorité que les croyants, par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, la leur reconnaissent. Il dépasse donc la crainte qu'avait Luther de valoriser une décision conciliaire en donnant de l'importance au canon.

"Les chrétiens doivent être fermement assurés de ceci : l'Ecriture sainte est une lumière bien plus claire que le soleil." (Luther)

"L'Ecriture sainte ne contient pas des mots à lire, mais des mots à vivre, donnés en vue de la vie et de l'action." (Luther)

"L'Ecriture commence à vraiment nous toucher quand elle est scellée en nos cœurs par le Saint-Esprit... Illuminés par Lui, nous croyons que l'Ecriture est de Dieu. Nous lui soumettons entièrement notre jugement et intelligence, comme à une chose élevée par-dessus la nécessité d'être jugée... je ne dis autre chose que ce que chaque fidèle expérimente en soi." (Calvin)

La sanctification

Ni l'un ni l'autre ne font de la grâce un oreiller de paresse !

Pour Luther, les œuvres sont produites par l'Esprit saint en nous, elles sont le reflet de la reconnaissance de celui qui a été sauvé par l'amour du Père et qui connaît la joie de lui appartenir. Saint Augustin déjà disait (lui qui était tout sauf laxiste !) : "Aime Dieu, et fais ce que tu veux." La pratique d'une éthique évangélique est en cohérence avec l'aspiration à une vie nouvelle délivrée de l'esclavage du péché.

Calvin ne s'inscrit pas en faux contre cette optique ! Mais on note un certain déplacement de l'accent: La souveraineté de Dieu, sa sainteté, sa seigneurie sur une vie ("domptée, tenue en bride" par le Seigneur), et l'honneur de Dieu, souci prioritaire de ceux qui lui appartiennent, sont des motifs souvent invoqués pour mener une vie sainte.

La différence apparaît assez nettement lorsqu'on constate les "dérives" (ne pas donner au terme un sens trop péjoratif en l'occurrence !) des deux mouvements. La "dérive" luthérienne, c'est le piétisme avec son aspect plus émotionnel et même le mouvement morave où l'engagement spirituel est fondé sur l'amour, mais fut taxé parfois d'anomiste (rejet de toute loi); la dérive calviniste, c'est le puritanisme, avec une certaine rigidité légaliste et une discipline austère.

Le rôle de l'Etat

Nous avons noté dans divers chapitres du cours cette différence significative. Il est vrai que l'un et l'autre distinguent deux sortes de Règnes. Luther : *"...Dieu a institué deux sortes de gouvernements: le gouvernement spirituel, qui crée par le Saint-Esprit et dans la soumission au Christ, des chrétiens et des hommes pieux; et l'autre qui est temporel et qui réprime ceux qui ne sont pas chrétiens, les méchants, afin qu'ils soient forcés, malgré eux, de vivre en paix et de rester tranquilles extérieurement sans qu'on ait à les remercier."* (De l'autorité temporelle et des limites de l'obéissance qu'on lui doit, Œuvres, t. IV Genève 1958), p. 19) Ce texte est proche de celui de Calvin cité p. 90 (Institution, III/19/15). Mais on note, dans l'approche globale du sujet, des différences sensibles. Il est probable que les circonstances de leur vie aient, sur ce point, eu une influence sur leur exposé théologique. Le prince, pour Luther, est un mal nécessaire chargé de limiter les dégâts du péché dans le monde. C'est surtout ce qui apparaît à la suite de la Guerre des Paysans. Calvin est plus positif quant au rôle de l'Etat, malgré ses nombreux conflits avec les autorités genevoises.

J.-L. Leuba voit cette différence très sensible entre les deux Réformateurs *"dans la manière dont ils conçoivent le rapport entre les deux règnes (...). Pour Luther, il serait illusoire et contraire à la volonté de Dieu qui a institué le gouvernement civil de vouloir gouverner d'après l'Evangile. (...) Calvin, si l'on peut dire, est plus "optimiste". Il pense qu'il est possible que Dieu accroisse son influence parmi les hommes, en d'autres termes, que le gouvernement temporel s'inspire progressivement non seulement de la Loi, mais du Christ."* (Loi et Evangile, collectif L.& F., p.104-105). Deux citations illustrent cette différence :

Luther (De l'autorité temporelle, p. 20): *"Avant de vouloir gouverner le monde d'une façon chrétienne et évangélique, veille d'abord à le remplir de chrétiens authentiques. Mais tu n'y parviendras*

pas. Car le monde et la masse restent réfractaires au christianisme, bien qu'ils soient tous baptisés et se donnent le nom de chrétiens... C'est pourquoi, ici bas, il est impossible qu'un gouvernement chrétien s'étende sur le monde entier." (Il faut noter que ce développement concerne avant tout la prétention anabaptiste à la non-violence et à l'abolition du glaive et des tribunaux, qui selon Luther, consisterait à mettre dans la même étable les loups et les moutons en leur disant : paissez, soyez bons et vivez en paix!).

Calvin (Catéchisme de l'Eglise de Genève, 1542, questions 269 et 270): "*Comment pries-tu que ce Regne advienne? C C'est, que de iour et iour le Seigneur multiplie le nombre de ses fideles, qu'il augmente de iour en iour ses grâces sur eux iusqu'à ce qu'il les ait du tout remplis : qu'il esclarcisse aussi de plus en plus sa vérité; qu'il manifeste sa iustice, dont Satan, et les tenebres de son regne, soient confonduz, et que toute iniquité soit destruite et abolie. C Cela se fait-il pas des à present? C Si fait bien, en partie. Mais nous desirons, que continuellement il croisse et soit avancé iusqu'à ce qu'il vienne finalement à sa perfection : qui sera au iour du Iugement, auquel Dieu sera exalté seul..."*

On relève parfois que la dérive du luthéranisme sera le piétisme (retrait du monde) et celle du calvinisme le puritanisme (théonomie).

Zwingli, lui aussi particulièrement influencé par l'Ancien Testament dès 1525, est beaucoup plus proche de Calvin que de Luther sur cette question.

On pourrait peut-être continuer à faire "dialoguer", dans la complémentarité, ces différences... (cf l'ouvrage de H. Strohl, La Pensée de la Réforme, Ed. D. & N., présentant divers aspects importants de la théologie de la Réforme avec la position de chacun des Réformateurs à leur sujet).

D'une façon peut-être simplificatrice, on pourrait retenir ces quelques points:

- ≡ Luther est plutôt un prophète, Calvin un docteur ;
- ≡ Luther est christocentrique et Calvin théocentrique ;
- ≡ Luther préoccupé d'abord du salut personnel et de la relation de l'individu avec son Dieu, Calvin plus soucieux du salut de la nation, et sensible à l'Alliance de Dieu avec un peuple.
- ≡ Luther est un grand communicateur, Calvin un grand organisateur.

Rappelons tout de même que Calvin a bénéficié de l'apport de Luther, de 20 ans son aîné, en particulier par l'intermédiaire de Bucer. L'inverse n'est pas vrai: Luther n'a guère eu l'occasion de lire Calvin, semble-t-il, et n'a pas manifesté beaucoup de curiosité envers ce jeune théologien français qu'il estimait trop proche des Zwingliens.

* * *

II.- QUELQUES ASPECTS SAILLANTS DU MESSAGE DE LA RÉFORME

Les divergences doctrinales avec Rome

On peut envisager le rôle doctrinal de la Réforme en établissant un catalogue des points sur lesquels divergent l'enseignement des Réformateurs et celui de l'Eglise catholique. En voici les principaux, livrés dans le désordre, et présentés sous une forme négative. Les Réformateurs refusent:

- les dogmes et les pratiques n'ayant pas une source directe dans l'Ecriture, mais dans les traditions, décrets et autres décisions conciliaires ou pontificales.
- l'existence d'un clergé distinct des fidèles, qui "gère" le salut et se prétend unique détenteur de la grâce: l'Eglise s'interpose entre le fidèle et son Dieu.
- la prétention de l'Eglise-institution romaine à être seule interprète autorisée de la Bible (magistère), prétention aboutissant à une nette séparation entre l'Eglise enseignante et l'Eglise enseignée.
- la primauté de l'évêque de Rome, sa fonction de vicaire du Christ, de successeur de Pierre, de porte-parole infaillible de la révélation.
- la nécessité de produire des mérites pour obtenir le salut.
- la messe en tant que renouvellement du sacrifice du Christ.
- la transsubstantiation du pain et du vin en corps et sang de Christ par la parole rituelle du prêtre.
- le culte de la Vierge.
- les prières adressées aux saints en vue de leur intercession en notre faveur.
- la doctrine du purgatoire
- l'autorité reconnue aux livres apocryphes de l'A.T. (sur lesquels se fondent les deux doctrines ci-dessus)
- la prière pour les morts
- le système des indulgences, par pèlerinages, reliques, achat, etc.

- cinq des sept sacrements : la confirmation, la confession, l'extrême-onction, l'ordination à la prêtrise, le mariage.
- le célibat obligatoire des prêtres.
- l'enseignement concernant les limbes (enfants morts sans baptême).
- les couvents et les vœux monastiques : L'obéissance sans réserve à l'enseignement du Christ n'est pas un programme spécial proposé à certains qui l'exécutent au nom de tous, et pour ce faire doivent sortir du monde séculier.

Est-il possible de synthétiser ?

Ces refus sont tous motivés par la même raison : il s'agit d'enseignements n'ayant pas de fondement direct dans la Bible.

On doit alors se demander si la Réforme n'est pas avant tout un mouvement négatif, et si le protestantisme n'est qu'un anti-catholicisme. Au contraire ! Car ce refus vise toujours *ce que les hommes ont ajouté*. Or, en ajoutant, on retranche ! Ce qu'on met à côté du Christ, on l'ôte au Christ, ce qu'on ajoute à l'Ecriture est un appauvrissement de l'Ecriture qui n'est plus seule autorité. On porte atteinte à la grâce si l'on dit que l'homme doit coopérer même dans une faible mesure à son salut. (Dans l'équation $D + H = 100$, il faut que H (homme) soit égal à zéro pour que D (Dieu) soit 100 ! Tout ce qu'on met sous H diminue la part reconnue à D. Tout ce qui est placé après le + (ou le ET) est ôté à ce qui est avant le + (ou le ET).

On a pu dire que le petit mot ET fait la différence entre protestantisme et catholicisme :

Christ **et** la Vierge,
La grâce **et** l'Eglise
La foi **et** les mérites
La Bible **et** la tradition

On constate par là que le Christ, la grâce, la foi, la Bible sont amoindris par ce qu'on ajoute après le ET. Le professeur André Dumas, lors du 450^e anniversaire de la Réforme à Genève a donné une Conférence sous le titre très significatif : "Seulement, mais pleinement" (in Actualité de la Réforme, p. 11 à 20, Ed L.& F., Genève 1987). Il écrit notamment : "*Seul et seulement sont la double litanie de l'unicité et de la suffisance, de la révélation et de la limitation bénie, de la concentration comme unique chemin et nom qui aient été donnés aux hommes pour la liberté de leur salut.*" (p. 13-14). "*L'unicité est la force, non de l'étroitesse, mais de la plénitude... Sobriété du seulement, mais également jouissance du pleinement, telles pourraient être les deux caractéristiques du style de la vie chrétienne selon Calvin.*" (p. 18) On pourrait ajouter que la mono-gamie (une seule épouse) est la démonstration de la plénitude de l'amour alors que la polygamie en est la négation !

Les trois "SOLA"

Le cœur de ce "pleinement" se trouve exprimé dans le triple "*sola*" (en latin, seule) auquel adhèrent tous les courants de la Réforme: *Sola scriptura, sola gratia, sola fide*.

-- Sola scriptura: *l'Ecriture seule* C Au temps de la Réforme, le problème n'était pas celui de l'inspiration de la Bible (les catholiques y croyaient tout autant), mais celui de son autorité souveraine et unique: La conviction que Dieu a tout dit en Jésus-Christ et que le N.T. est le seul témoignage revêtu d'autorité pour nous dire qui il est. De même, le *sola scriptura* refuse à l'Eglise un droit de propriété sur la Bible. Elle n'est pas la chasse gardée du magistère, elle appartient à Dieu et il fait entendre sa voix à son peuple par cette Parole.

-- Sola gratia: *la grâce seule* C il n'y a pas de coopération de la part de l'homme dans le salut. Le péché est pris au sérieux. Il est ce qui a brisé en l'homme toute capacité de se tourner vers Dieu pour lui être agréable. Mais l'amour de Dieu est si grand qu'il n'a pas besoin d'être complété par l'homme. L'œuvre de Christ est parfaite, il n'y a rien à y ajouter. Dieu ne marchande pas son pardon, car que pourrions-nous lui "vendre" qui ne soit pas déjà à lui ? D'où l'humilité de celui qui ne peut que *rendre grâce*, et la libération du devoir de fournir des œuvres. Grâcié, le croyant ne peut qu'aimer en retour. Cette doctrine amène celle de l'élection (même le choix est du côté de Dieu) et de l'assurance du salut (ce qui est humain est toujours aléatoire, seul ce qui est de Dieu est inattaquable).

-- Sola fide: *la foi seule* C moyen par lequel la grâce est reçue. Elle est la relation rétablie avec Dieu dans la confiance, la dépendance et l'obéissance. La foi n'est pas une œuvre fournie par l'homme et que Dieu récompenserait par le salut comme un salaire, Elle est un don de Dieu: en se révélant dans son amour, Dieu suscite chez l'homme ce mouvement d'acceptation confiante. Et c'est ce mouvement, la foi du croyant, et non les sacrements administrés par le clergé de l'Eglise qui sont le moyen d'une application individuelle du salut.

Ces trois "SOLA" trouvent leur couronnement dans la devise de la Réformation : "SOLI DEO GLORIA" : *A Dieu seul la gloire*.

Au cœur du problème

Daniel-Rops a écrit dans sa préface à la "Vie de Jésus" que le "*crime inexpiable*" de Luther était d'avoir séparé la Bible de l'Eglise. En un sens, c'est vrai que la Bible se lit en Eglise, et même crée la communauté (Luther n'aurait jamais dit le contraire !). Mais, fondamentalement, Daniel Rops a bien vu quel était l'objectif de Luther en "libérant la Bible" (cf. lettre à Léon X). Seulement, il a appelé "crime inexpiable" ce que nous reconnaissons de notre côté comme un "service inestimable" et même une "action historique décisive": Refuser que la Parole de Dieu soit enfermée dans et par l'Eglise, qu'elle devienne la propriété de la hiérarchie romaine et soit sous son contrôle!

En effet, le problème du catholicisme, ramené à l'essentiel, c'est celui d'une Eglise qui se confond avec Dieu. Les Réformateurs ont discerné que, par son chef le pape, elle s'arroge l'autorité du Christ lui-même sur son Eglise. C'est elle qui détient et distribue la vérité, c'est elle qui détient et distribue le salut. La parole de Dieu passe par elle et est sous son contrôle. Dans cette position, l'Eglise n'est plus réformable, car elle n'est plus confrontée à une norme : elle a englobé la norme, elle se confond avec elle. La tentation, en germe, s'est manifestée très tôt dans l'Eglise : Alors que Paul, pour ramener l'Eglise sur le droit chemin, se réfère à Jésus-Christ et aux événements du salut (Croix et résurrection), les Pères de l'Eglise affirment l'autorité d'hommes censés être garants de ce message. Le pape et les évêques sont devenus par la suite ces garants par excellence. La succession apostolique a supplanté le texte apostolique ! Peut-être était-ce inévitable au moment où les apôtres étaient en train de disparaître sans que le NT existe encore comme tel, Mais par la suite, l'Eglise elle-même ayant affirmé l'existence du canon du NT, s'est reconnue comme seconde par rapport au texte sacré.

Le professeur **Subilia**, de la Faculté de théologie protestante de Rome a écrit un livre très important (mais assez difficile): *Le problème du catholicisme* (Ed. Les Bergers et les Mages), où il montre admirablement que le noyau se trouve là, et que finalement, tout ce que la Réforme a voulu, c'était de remettre l'homme (l'Eglise, le pape, le clergé, le croyant...) à sa place pour que Dieu soit reconnu à la sienne.

L'Eglise n'a le droit d'enseigner que si elle est d'abord l'Eglise qui écoute la Parole de Dieu et se laisse sans cesse réformer, remettre en question, par elle: *Ecclesia reformata, semper reformanda*. C'est parce qu'elle a été réformée et a retrouvé sa juste place devant Dieu, que l'Eglise pourra alors se réformer sans cesse à nouveau.

Cette question est importante non seulement face au "problème du catholicisme", mais pour toute Eglise. Plus une Eglise, prenant au sérieux sa fidélité, s'estime proche de la vérité, plus elle aura la tentation de se confondre avec la vérité. Nous sommes tous guettés par le risque d'emprisonner la Bible dans nos doctrines, de la lire avec le schéma déjà tout préparé, de l'utiliser pour nous donner raison. La Bible devient captive de nos inconscientes traditions, de nos interprétations, que nous confondons avec la Parole elle-même (d'où le danger de Bibles avec chaînes de références ou notes intégrées au texte – quelle qu'en soit la tendance doctrinale !).

Ainsi très vite, dans le siècle qui a suivi la Réforme, les confessions de foi protestantes ont pris un statut tel qu'elles devenaient à leur tour le carcan enfermant la Bible ! Personne n'est dispensé de cette réforme permanente par le Saint-Esprit agissant par la Parole **DE** Dieu, aux deux sens du mot de: Parole *qui vient* de Dieu et Parole *qui appartient* toujours à Dieu, jamais à l'Eglise-institution, ni d'ailleurs au pasteur "inspiré" ou au croyant protestant à titre individuel!

La Réforme n'est pas un héritage dont on pourrait se réclamer, mais un événement que l'on doit sans cesse – et douloureusement parfois – accepter de vivre ! Car il n'y a pas de réformation sans crise. Mais sans réformation, il y a nécessairement déformation... Vigilance, disponibilité, humilité, pour se laisser re-former (encore et toujours) par la Parole de Dieu. La fidélité à la Réformation est d'entreprendre la même démarche qu'elle, et sur la base du même principe que celui qui fut le sien, plutôt que se borner à figer ce qu'elle a dit, qui est marqué du sceau de l'humain, donc du provisoire.

La meilleure conclusion nous sera proposée par le grand penseur évangélique du siècle dernier, **Alexandre Vinet** :

"La Réformation, comme principe, est en permanence dans l'Eglise... En sorte que, aujourd'hui même, quelle que soit l'importance de l'événement du XVI^e siècle, la Réformation est encore une chose à faire, une chose qui se refera toujours... Les Réformateurs n'ont pas, une fois pour toutes, réformé l'Eglise, mais affirmé le principe et posé les conditions de toutes les réformes futures."(Alexandre VINET, Histoire de la littérature française au XIX^e siècle, III, p. 392.)

Considération finale

Le développement ci-dessus ne doit pas conduire les protestants à une autosatisfaction pharisienne (« Seigneur je te bénis de ce que je ne suis pas comme ces papistes... »). Après tout, l'histoire du protestantisme n'est pas tellement glorieuse, avec ses innombrables divisions, ses variations, son libéralisme, son fondamentalisme, et bien d'autres choses encore ! Soyons conscients que les Eglises protestantes et évangéliques ne sont pas forcément très attirantes pour un catholique mal à l'aise dans son Eglise...

D'autre part, nous avons sans doute tous fait l'expérience de rencontres avec des personnes catholiques non seulement sincères et convaincues de leur foi, mais profondément enracinées dans le message de l'Evangile et aimant le Seigneur autant que nous et peut-être plus !

Si le protestantisme est très divers, le catholicisme l'est aussi, et l'Eglise catholique du sud de l'Italie, d'Espagne ou d'Amérique latine, avec sa mariolâtrie et ses rites superstitieux et quasi païens, est bien différente de certaines paroisses catholiques de notre pays – où l'influence du protestantisme (du moins des protestants qui n'ont pas fermé la porte à tout contact avec les catholiques !) a souvent conduit à une purification et un ressourcement de la foi.

Il ne s'agit ni de relativisme doctrinal, ni d'un vague œcuménisme sentimental ou de négociations mutuelles, mais d'une confiance dans la puissance active de la Parole de Dieu. Retrouvant (depuis Vatican II en particulier) une place qui lui avait été refusée dans la tradition catholique des siècles passés, cette Parole a fait et continuera de faire une œuvre de recentrement et de clarification – c'est aussi ce qu'elle doit et peut faire dans nos propres communautés !